

Najwa bin Shatwan

Catalogue of a Private Life

كتالوج حياة خاصة

Translation by Lola Maselbas (French)

CATALOGUE D'UNE VIE PRIVÉE

(pp. 22 – 31)

À une époque où les journées duraient trente heures et la semaine comptait entre cinq et treize jours, vint le moment pour les successeurs d'acheter des armes en tout genre et de toute taille avec lesquelles poursuivre la guerre entamée par leurs prédécesseurs. L'artillerie fut livrée au moment opportun, et elle était magnifique. Un des courageux généraux qui avait échappé à la mort à maintes reprises, et mené de nombreuses batailles dont personne ne connaissait ni le début ni la fin, portait la lourde responsabilité nationale de choisir les armes qui conviendraient pour répondre au double besoin de chaque citoyen de se défendre et d'attaquer, tel un ami sincère contre ses ennemis jurés.

Le général des guerres non déclarées descendit vers la place d'armes, qui ressemblait à une exposition sur la mort, et commença à inspecter son artillerie dans sa totalité et dans le moindre détail, il la regardait et soupirait d'émerveillement, gardant à l'esprit le reste de sa mission. Il n'avait plus qu'à chercher une nouvelle armée pour que le rêve se réalise, voilà l'étape qui adviendrait certainement. Ces pièces d'artillerie, modernes et luxueuses, repérées dans les magazines militaires et dont il avait rêvé toute sa vie, ne convenaient qu'à une armée puissante, une armée composée de lions et de panthères. Même les cuisiniers, même les conducteurs de corbillards devaient être des lions et des panthères, et rien de moins. Seuls les forts devaient faire partie de son armée, voilà ce qu'il se disait en passant devant les tanks neufs, les imaginant sur le champ de bataille, et réalisant que s'il n'avait pas gagné par le passé, c'était qu'il lui manquait ces modèles évolués. Il marchait le torse bombé, les bras croisés derrière le dos, et à quelques pas derrière lui, marchait un garde du corps, grand et mince, dont le calot et l'uniforme trop grand se faisaient taquiner par le vent.

Le garde prenait la protection du général très au sérieux : il marchait quand celui-ci marchait, il s'arrêtait quand celui-ci s'arrêtait. Il toussotait sans arrêt, ne trouvant rien à dire à ce général préoccupé par des détails qui le dépassaient, et lui donnait la formule consacrée après chaque éternuement, essayant de lui tendre un mouchoir en papier avant qu'il ne soit trop tard.

Il regardait ailleurs lorsque le général se penchait avec majesté pour observer une des pièces de son arsenal, son regard prenait une direction opposée, le ciel, par exemple, les rayons du soleil ou les coins d'un bâtiment bombardé, même si son regard, lorsqu'il se penchait, devenait plus précis. Une fois, il débaya l'entrée d'une chambre détruite dans un immeuble adjacent touché par un missile, et fouilla parmi les débris éparpillés. Un lit conjugal entier, une photo floue accrochée au mur. Elle penchait mais n'était pas tombée. Des couvertures, des coussins dépareillés. Tout semblait indiquer que les habitants dormaient encore lorsque le bâtiment avait été bombardé. L'armoire béante était tombée sur la fenêtre et les habits qu'elle contenait avaient basculé dans la rue. Où sont partis les habitants ? se demanda-t-il. Sont-ils encore de ce monde, où bien sont-ils passés dans l'au-delà ?

Il n'y avait que deux options possibles.

Il passait ses ennuyeuses heures de surveillance à imaginer ce qui leur était arrivé, et en avait conclu, entre ses toussotements et les éternuements du général, qu'ils devaient encore se trouver sous les décombres, étant donné que le seul moyen de sortir du bâtiment était l'issue bloquée par les gravats. Comment auraient-ils pu donc fuir, tous en même temps, et par la même porte ?

Suite à ce raisonnement, il décida qu'à l'avenir – si la guerre l'épargnait, évidemment – il se construirait une maison avec plusieurs sorties, sans penser à la paix, ou aux voleurs en concevant son plan. Car les aléas de l'existence ne permettent pas toujours la paix nécessaire aux voleurs pour faire tranquillement leur travail sans que la police les attrape, et si en temps normal on avait plutôt laissé les renseignements généraux s'occuper des voleurs, le citoyen moyen aurait changé d'avis quant à l'ingénierie de sa maison et, en temps de guerre, aurait pu être sain et sauf chez lui au lieu d'être obligé de fuir à la moindre catastrophe de peur qu'elle lui tombe dessus.

Le général éternua, interrompant le flot de pensées du garde qui lui dit : « À vos souhaits, Dieu vous fasse miséricorde, monsieur », mais le général ne répondit pas avec la formule habituelle (Dieu vous guide et dissipe vos soucis), peut-être parce qu'il ne voulait pas s'abaisser au niveau de son garde, ou parce qu'il n'avait jamais entendu le hadith rapporté par Abu Hurayra au sujet de l'éternuement, ou avait-il répondu en secret, ou était-il préoccupé par ses grandes idées sur la guerre et les hommes qui la faisaient, le rendant incapable de s'interrompre un instant pour répondre, ou bien la vue de tous ces redoutables lance-roquettes, ces canons de défense, ces énormes véhicules prêts au combat, faisait qu'il ne pouvait plus penser à la miséricorde ou à ce qu'elle signifiait. Si c'était un spectacle vraiment terrifiant, ce le serait plus encore quand il y aurait une armée pour les utiliser et les piloter sous les ordres d'un seul homme, ce vieux général qui ne répondait pas aux formules de politesse, et dont il ne connaissait rien du plan militaire – sûrement parce qu'il était brumeux plus que

secret – mais qui s’attela à la tâche avec sérieux. Il déployait sa carte et l’étudiait pendant de longues heures du matin au soir, et plus le nombre d’unités augmentait sur la carte, plus son silence et sa morosité augmentaient. Un jour, tandis que le garde montait la garde à l’extérieur de la salle de commandement, le général convoqua une réunion inopinée avec lui-même, retranscrivant les remarques çà et là dans un carnet dédié et plaçant des balises à des endroits précis de la carte, comme s’il avait soudain décidé de déclarer la guerre. Il était penché au-dessus de la table, très concentré, dans une position qui exerçait une pression sur son ventre, et de ce fait sur ses intestins, qui lui fit lâcher un pet sonore dans la grande pièce pleine de tactiques militaires. Tellement occupé par ce qu’il avait devant lui, il ne sentit rien de ce qui se passait derrière son dos.

À cet instant, le garde entra avec un plateau à thé, préparé de sa propre initiative, mais ne fut récompensé d’aucun remerciement par le commandant qui était bien trop occupé par la guerre pour se retourner. Des idées en grappes l’envahirent : il allait lancer subtilement des regards vers la grande carte, la diviser en sections pour l’apprendre par cœur et ensuite la reproduire à l’extérieur, et enfin comprendre à quoi pensait le général. De cette idée en naquit une autre, sordide et conspiratrice, qui impliquait de vendre le général, sa carte et l’ensemble de son plan à l’ennemi. Ce pourrait être une noble idée, il suffisait de la présenter comme le désir honorable de mettre fin à la guerre et d’instaurer la paix. Car toute mauvaise chose peut toujours être lue de manière positive, il suffit de savoir la présenter.

Quant à la seconde idée, qui avait découlé du plateau à thé, tandis que le général, concentré à déployer ses forces et organiser les rangs de ses hommes sur la carte, était incapable de se relever rapidement ou promptement de son bureau, était de l’assassiner. Il pourrait mettre fin à la guerre, instaurer la paix, retourner dans son village et construire sa solide et robuste maison aux multiples portes de sortie. Mais l’idée ne suscita pas un réel enthousiasme, car il sentait que tuer un vieil homme dont la nature se chargerait peut-être bientôt, n’épargnerait pas son âme, utile à un jeune homme dans la fleur de l’âge. Alors, pourquoi porter le fardeau de son assassinat ?

Cette idée vint s’ajouter à ses autres déductions : il n’était pas garanti qu’assassiner le général mettrait réellement fin à la guerre, et d’ailleurs il se pouvait qu’il meure naturellement et que la guerre se poursuive tout de même.

Cette idée finit de le convaincre qu’il ne se transformerait pas en criminel de guerre pour qu’ensuite ce général soit proclamé martyr. La mort naturelle était là, elle pouvait se charger de cette mission et personne n’aurait à arracher l’honneur de l’un pour en revêtir l’autre. S’il était convaincu d’avoir le dessus physiquement contre le vieux général, il devait reconnaître qu’il était incapable de

le regarder dans les yeux, et s'il venait un jour où il aurait rassemblé suffisamment de conviction et de courage pour le tuer, cela se déroulerait certainement par derrière, le visage du général tourné vers la carte. Il réalisait bien que l'histoire n'attendait que ça, pour dire ensuite qu'untel est l'assassin du général, car l'histoire ne dirait pas la même chose si le général mourait des suites d'un choc électrique, noyé en mer, ou que savait-il encore.

Le plateau à thé trembla dans ses mains tandis qu'il observait le visage figé du général. Il se dit qu'il était finalement vraiment mort dans cette position, et une nouvelle idée le frappa, encore plus perspicace que les précédentes, concernant cette fois l'armée du général, et non le général lui-même. Comment le général allait-il trouver les hommes pour constituer son armée maintenant que la moitié des habitants étaient morts, et que l'autre avait fui ? Même la quantité de femmes, sur lesquelles les hommes faisait reposer l'économie de guerre, avait diminué de manière terrifiante, et leur petit nombre laissait entrevoir une véritable catastrophe qui placerait le pays au bord de l'extinction. L'armée se compterait alors en nombre de morts et la paix s'instaurerait, n'en déplaise à ceux qui n'en veulent pas !

Où le général allait-il bien pouvoir se fournir en soldats pour ses nouvelles armes ? Et même s'il parvenait à en importer d'autres pays, ces hommes ne feraient rien d'autre qu'aller au combat sans conviction. Où trouveraient-ils un ennemi à combattre, à vaincre sous son commandement, si la moitié des habitants du pays ennemi étaient morts, et les femmes au bord de l'extinction ou sous les décombres ?

En somme, il ne restait plus de leur vieille armée sanguinaire qu'onze hommes et un commandant, tandis que l'armée de l'ennemi ne comptait plus que quinze hommes sans commandant.

Le général éternua au-dessus de la carte, rassurant le garde sur le fait qu'il était toujours en vie. Celui-ci lui dit : « Dieu vous fasse miséricorde, monsieur », et le salua en levant la main, il claqua des pieds sur le sol avant de les joindre, puis, après avoir déposé le plateau à thé sur une table adjacente, il pencha légèrement son corps vers l'avant, et sortit avec un morceau de la carte en tête.

Durant une mission de reconnaissance, et alors qu'il était au milieu de la grande place, le général se retourna et leurs regards se croisèrent pour la première fois. Le garde s'affola, sa cage thoracique trembla, et ses vêtements verts cessèrent de réagir aux taquineries du vent. Il se dit qu'il était extrêmement chanceux de ne pas être, à cet instant, en train de s'adonner à son loisir habituel (mettre son index dans son nez et le remuer) mais qu'il fixait seulement le bout de son nez pour tenter de l'apercevoir.

Quelle chance ! Il aurait rendu sa mère très fière, car à l'instant où il fut surpris par le général, il ne pensait pas à le tuer, il ne se rongait pas les ongles, il ne se curait pas le nez. Les prières de sa mère, paix à son âme, avaient leur utilité, Dieu lui fasse miséricorde et l'estime parmi ses martyrs, même si on ne pouvait pas classer ainsi ce qui avait causé son décès pendant la guerre. On pouvait néanmoins considérer que le coup de patte qu'elle avait reçu de la part d'un veau, à mi-chemin vers l'étable, était une conséquence de la guerre : elle fuyait les bombes pour se cacher dans l'étable, tandis que le veau fuyait l'étable pour se cacher chez elle !

Mais le regard du général alla au-delà du garde, où se trouvaient les bouches des canons de défense, prêts à pilonner les bastions ennemis, son regard allait au-delà, vers des étendues pleines de possibilités. Ils étaient puissants, avides, impitoyables, tandis que les maisons de l'ennemi étaient fragiles, et tombaient au moindre coup de vent poussiéreux, comment pourraient-elles donc résister à la chaleur de missiles et de roquettes préparées à détruire une planète de choses solides ?

Voilà qui déciderait rapidement de l'issue de la bataille et hâterait la victoire, et avec cet équipement, la victoire ne prendrait pas plus d'une heure.

Le général s'approcha d'un des petits canons, il mit la main dans sa bouche brillante et la toucha comme on touche la jambe d'une belle femme. Le garde essayait de deviner ce que se disait le général, peut-être : « Ces belles jambes doivent faire la guerre, car si on ne les utilise pas bientôt, elles serviront de nids aux oiseaux et aux pigeons qui guettent le moindre endroit vide où nicher. Il faut ordonner de toutes les refermer, le temps de trouver des soldats et finir de bâtir l'armée. Et s'il le faut, qu'on tire sur les oiseaux qui traversent le ciel pour protéger l'équipement. »

La grande place (la cible des oiseaux) donnait sur deux cimetières à l'arrière. Le premier était celui des martyrs, le seul qui avait la chance d'avoir des arbres, habités naturellement par nombreux oiseaux qui changeraient d'habitat pour plus de sécurité en découvrant les canons de défense inutilisés, tandis que le deuxième était un vieux cimetière dont la proximité ne représenterait aucun problème pour les énormes armes puisque ses morts étaient des gens ordinaires, à qui on n'avait accordé qu'un peu de terre pour leur sépulture et quelques pierres par-dessus dans un espace aride et sans clôture.

C'était dommage que la lourde artillerie qu'examinait le général dans sa ronde ne soit pas arrivée en grande pompe, elle avait traversé les rues en silence, sans trouver personne pour l'accueillir avec du riz et des fleurs, les balcons vacillants des maisons en ruine restantes étaient demeurés vides, sans femmes en liesse et leurs youyous. L'artillerie flambant neuve avait besoin d'habitants joyeux

et d'habitants peureux, car elle était faite pour défendre et attaquer en même temps, d'après le catalogue fourni avec tout achat.

Le général acheva sa ronde du jour sur le terrain, il revint dans la pièce des opérations imprévisibles et le garde revint avec lui pour stationner devant la porte et déjouer toute tentative mortelle menaçant la pièce et ce qui s'y trouvait, le commandant en premier lieu, puis la carte des batailles, puis le plateau à thé.

Depuis ce jour, il ne se donna plus la peine de préparer le thé de son propre chef, se méfiant des nombreuses idées démoniaques qui lui venaient au cours de la préparation, et qui tournaient toutes autour de sa capacité à, dans le même temps, empêcher la mort ou la donner. Lui aussi était fort et puissant comme les armes du général qui protégeaient et attaquaient en même temps, mais il ne voulait pas se transformer en criminel, pas comme le garde du commandant de l'armée ennemie, qui avait assassiné son maître, convaincu que la guerre cesserait quand il n'y aurait plus personne pour la commander. D'une certaine façon, il voulait bâtir une maison capable de résister à toute guerre éventuelle. Ce serait là sa seconde participation à la guerre civile, après avoir protégé le général contre la mort, évidemment, et transmis ses ordres militaires dans le plus grand secret aux onze hommes protégeant l'artillerie contre la domination des oiseaux, le temps que le général trouve des gens avec lesquels créer son armée.

Ces derniers temps, son maître toussait plus qu'auparavant et l'appelait pour qu'il lui prépare du thé bien chaud, alors qu'il ne lui avait jamais rien demandé et n'avait jamais ouvert la bouche pour lui parler avant d'acheter l'équipement. Bien, il l'avait rendu dépendant de son thé, puis s'était abstenu de le lui préparer sans qu'il le lui demande. Cette indication ne semblait pas banale dans une relation dominé à dominant. Il lui souhaitait la miséricorde divine après qu'il éternuait, sans toutefois repousser l'idée que la toux et son nez congestionné finissent par l'éradiquer. Aussi, il n'était pas impossible qu'il se retrouve général du jour au lendemain. Il était charmé par cette idée, par cette grande carte derrière lui, qu'il avait maintenant dans la poche, et par tout l'arsenal devant lui. Il ne lui manquait plus que des soldats et un uniforme de général. Après quoi, il ne lui resterait plus qu'un seul problème pour poursuivre la guerre : non pas de trouver un tailleur pour ajuster l'uniforme à sa taille mais plutôt de trouver des ennemis !